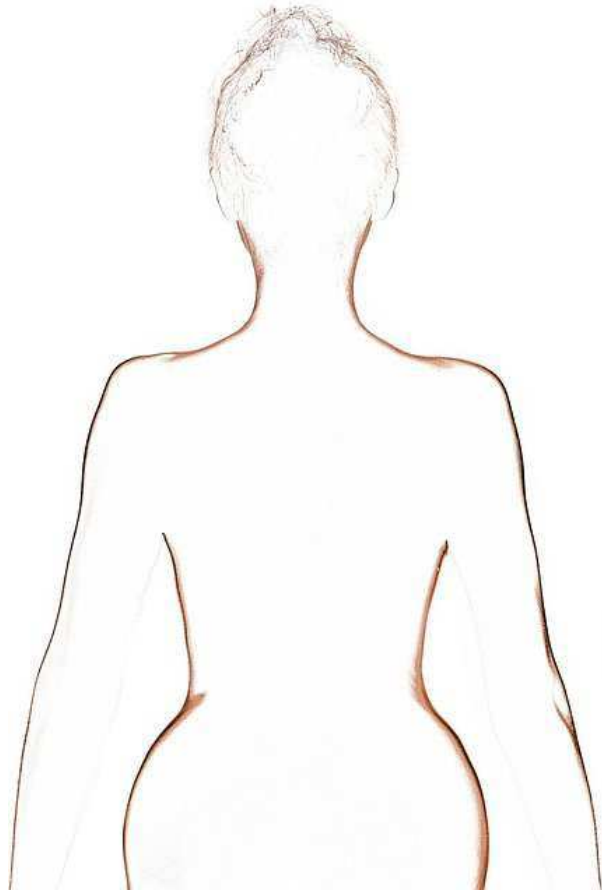


# Julia



Le temps était maussade en cette fin d'été sur la Costa Brava, je décidais d'aller à Figueres visiter à nouveau le théâtre-musée Salvador Dali dans lequel je ne m'étais pas rendu depuis plusieurs années.

Malheureusement je n'étais pas le seul à avoir eu cette idée pour occuper cette journée perdue. La file d'attente s'étalait sur des centaines de mètres, les parapluies se touchaient, c'était un peu trop pour ma petite détermination.

Après tout je le connais par cœur ce musée...

La traction avant dans le patio, le canapé rouge en forme de lèvres, le plafond délirant avec l'autoportrait de Dali en Jésus, ou même Dieu, les fusains de Picasso... J'avais adoré. Mais je le connaissais parfaitement, et rien ne m'incitait réellement à faire à nouveau, seul, ce pèlerinage.

L'adorerais-je une nouvelle fois? Sûrement mais je décidais d'abandonner le combat et je changeais mes plans. Je fis le tour du bâtiment aux œufs perchés. Dans la nef de la chapelle j'étais prêt à brûler un cierge, non pas que j'ai la moindre croyance dans un Dieu mais j'aime l'odeur de la paraffine qui se consume, ça me rappelle mon enfance, l'église St Paul le catéchisme, la communion, les copains. Et, surprise, il n'y avait point de cierge mais des leds blanches électroluminescentes clignotantes d'une froideur morbide, du coup, je n'ai pas mis un rond dans cette esbroufe divine.

A l'arrière du bâtiment, un frêle rayon de soleil permit à un couple d'amoureux probablement Nippon de faire un selfie avec en toile de fond la façade aux œufs géants d'un génial fou qui

n'a sûrement jamais imaginé que la convivialité d'aujourd'hui fut un jour aussi glauque.

Au vingtième siècle on demandait encore à un passant de prendre la photo souvenir, là, c'est fini, ils sortent la perche à selfie du sac à dos, la déploie, fixe leur smartphone, font quelques réglages, s'y reprennent à 10 fois, s'engueulent en japonais... et puis s'en vont.

Moi, j'étais le passant qui s'arrête, qui est ouvert à toute forme de communication, fut-elle fugace. J'ai l'heure, du feu, des cloppes et le guide de Figueres en multi-lingue, je parle français, anglais et un poil espagnol, je suis le couteau suisse du touriste, avec tire bouchon, ciseau et tourne vis intégré...

Ecœuré de ma propre incompétence dans ce monde égocentrique, je continuais mon chemin, et quelle ne fut pas ma surprise de découvrir un sex-shop juste à l'arrière du musée. Un panneau en police de 300 mm noir sur rose pâle ne pouvait laisser aucun doute, SEX SHOP 7/7 24/24.

Je ne sais pas si cela aurait plu à Dali, il n'était pas le dernier pour afficher ses fantasmes avec son égérie Gala, sans aucune hésitation je rentrais dans la boutique.

J'ai toujours aimé ces endroits à la limite de la raison, je n'y suis pas à l'aise mais j'y prends un plaisir étonnant, sûrement la transgression, la désobéissance.

Je me souviens à 10 ans d'avoir eu une joie immense de voler des objets dans un grand magasin à Toulouse, avec mes cousines, bien plus délurées que moi et qui me lançaient des défis... ce tube de rouge à lèvres, ces collants, ce bouquin... quel pied ! Et puis un jour on s'est fait attrapé, et on a compris ce que

c'était d'être humilié par le nervi de service, nous nous sommes trouvés très cons, on a payé les objets, nous ne volions que pour le plaisir, et ce fut sans suite.

Dans la boutique il y avait bien sûr le nécessaire pour tous les fantasmes, de toutes tailles, des godes, des vibros, des faux vagins, de fausse fesses, de faux seins, le tout en silicone et sous blister bien entendu.

Une vendeuse s'approchait, "Me lama Julia, que te quieres?". Sans attendre ma réponse qui de toutes façons aurait été confuse, elle ouvrit un tiroir en bas des présentoirs et en tira une espèce de corne noire et mauve. Elle prit ma main et positionna mes doigts dans cet étui puis appuya sur l'interrupteur.

Des centaines de picots en silicone se mirent à tourner, à caresser mes doigts, rien qu'à l'idée de mettre mon sexe dans cette corne j'en eu une érection presque douloureuse.

Elle m'expliqua avec beaucoup de détails qu'il fallait en premier lieu passer l'engin dans l'eau chaude puis mettre du gel sur le sexe et enfin s'enfourner dans la bête tumultueuse, 30 programmes pour varier les sensations, 50 euros sans les piles, j'achète.

Julia portait un foulard blanc qui soulignait son visage ovale et ne laissait voir aucun cheveux, elle était jeune, de grands yeux noirs, des sourcils épilés, un visage lisse parfait.

Le petit haut moulant et largement échancré, les bas à résille et la mini-jupe faisaient partie probablement de l'uniforme imposé par l'endroit, mais elle n'était pas vulgaire, au contraire, et en plus elle sentait bon la vanille ou le patchouli ou peut-être la noix de coco.

Il était 15 heures et je quittais la boutique avec mon jouet suivant de près Julia qui m'avait invité à déjeuner avec elle dans un endroit "muy sympatico", je la suivais comme aspiré par un vent chaud.

Je n'étais pas peu fier de suivre cette fille sexy qui balançait sa croupe sous mes yeux surpris et ravis à la fois, me frottant pas mal des regards obliques des mateurs du moment, au contraire.

Quelques centaines de mètres plus loin nous entrions dans un sous-sol sans enseigne, rien ne pouvait laisser penser que cet endroit fut un lieu de restauration.

Les hautes voutes de la cave étaient absolument magnifiques avec un éclairage à leds aux couleurs changeantes, il y avait une vingtaine de personnes sur des sofas écrus avec des tables basses et des coussins partout, de toutes couleurs, comme des amis de rechange.

Je me souviens d'avoir remarqué alors qu'il n'y avait que des couples homosexuels, des filles avec des filles, des gars avec des gars, nous étions la seule table avec une fille, Julia, et un gars, moi.

Ce n'était pas la première fois que j'étais dans un environnement comme ça, mon frère avait un restaurant à Beaubourg, "La comédie", gay et lesbiennes, avant l'heure, avant le sida, avant les smart-phones et les perches à selfies. Je me souviens aussi des ces effusions toujours exagérées des couples homos, ça me faisait sourire, je les aimais beaucoup, ce côté théâtral même dans le quotidien me fascinait.

Julia ne parlait pas français et mon espagnol était à mourir, l'essentiel est dans le cœur, je remerciais un instant une part de

ma culture, St Exupéry. Sa peau changeait de couleur en suivant les projecteurs à leds.

Tantôt dans un halo rose, vert, bleu, c'est le blanc qui lui allait le moins bien, on aurait dit un spectre à la peau diaphane dans une chambre froide. L'éclairage néon tue le charme.

On aurait pu s'attendre à une musique électro très loud dans ce lieu mais pourtant j'ai reconnu quelques uns des meilleurs morceaux de Chet Baker et Stan Guetz. La trompette sexuée et le saxophone suave, j'adore.

Après quelques tapas et un verre de Rioja, je n'avais plus faim, assouvi par cette fille qui m'apaisait, me comblait de joie, juste par ses yeux, par sa présence dans mon espace. Elle prit ma main, la retourna, suivit la ligne de vie, tourna son visage de Manga vers moi et sourit.

Presque un sourire de mère quand elle sait que son enfant est enfin guéri, sauvé. J'ai aimé ce sourire large et plein de l'amour innocent, celui de mon enfance. Je n'ai pas demandé ce qu'elle avait vu dans ma main,

Cela n'était pas important, ce qui comptait c'était cet instant hors du temps, je m'en délectais comme une abeille sur un tournesol en plein Juillet. Elle avait pris ma main, touché ma peau, et ça c'était pour moi la jouissance ultime. J'ai pris sa main aussi, mais moi je n'ai rien vu, j'ai fait semblant de suivre sa ligne de vie, et j'ai souris, comme un con. Elle m'a tiré la langue en souriant, comme une gamine.

Il était bientôt 16 heures, Julia devait partir, je suis resté là, j'y étais bien, on ne s'est rien dit, juste à bientôt comme des amis, sans plus, sans date, sans lieu. Elle a monté les marches de la

cave, sa silhouette en contre-jour, elle était superbe, puis s'est envolée, comme un ange.

Je suis resté là un moment à fixer dans ma mémoire ce lieu, ces odeurs et ces moments, cette cerise sur un gâteau inattendu.

Quelques jours après je rentrais en France, chez moi, reprendre un travail qui ne m'apportait plus rien que des soucis dans une vie compliquée par une santé fragile dans un couple à la dérive.

La dernière fois que j'ai croisée Julia, elle avait toujours son foulard, c'était à Raugeil, en chimiothérapie, j'avais un bonnet, on avait le même cancérologue.

**Non Consigné,**